FTB.Sco.ABC.164

ABÉCÉDAIRE

DES

PETITES DEMOISELLES

AVEC

DES LEÇONS TIRÉES DE LEURS JEUX

ET DE LEURS OCCUPATIONS ORDINAIRES

XIX.e EDITION

ORNÉE DE PLUSIEURS VIGNETTES

MILAN

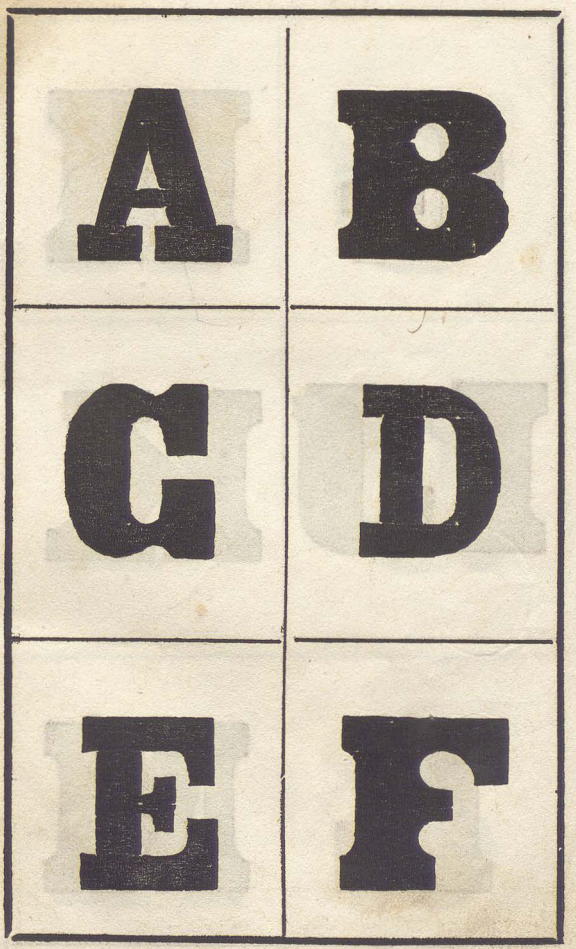
Chez FRANÇOIS COLOMBO libraire

Rue St. Martin n. 549 A.

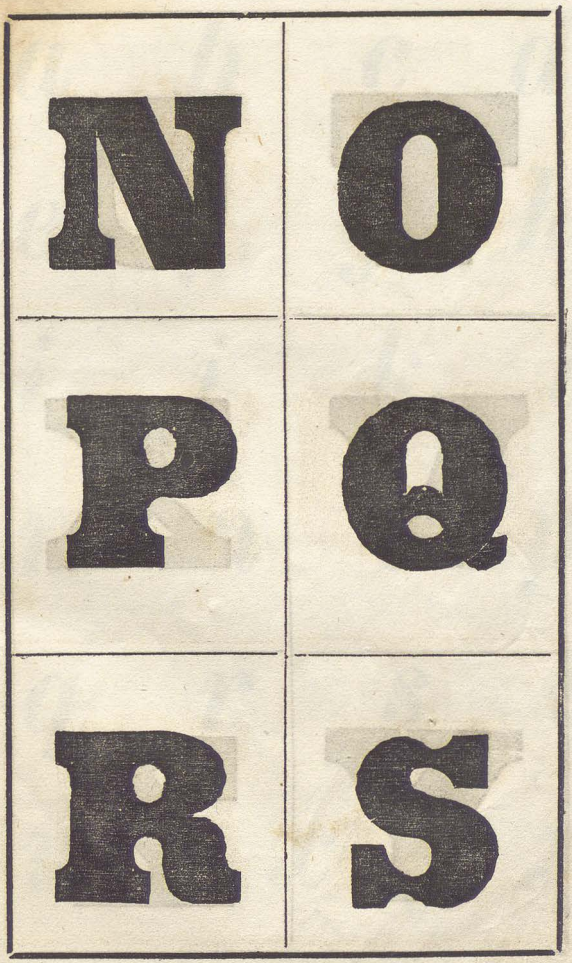
1850

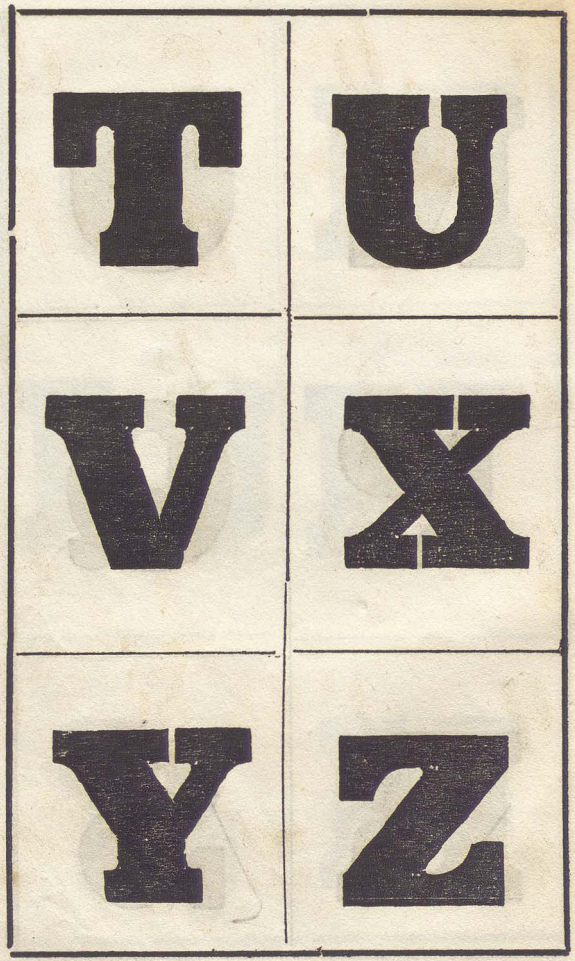
Tap1697657

Imprimerie Lombardi.


A
B
C
D
E
F

G H
I J K
L M


N O
P Q
R S


T
U
V
X
Y
Z

a b c d

e f g h

i j k l

m n o p

q r s t

u v x y z

ALPHABET QUADRUPLE

OU LETTRES MAJUSCULES ET MINUSCULES

ORNÉES ET VARIÉES.

A A Aa *Aa*	B B Bb *Bb*	C C Cc *Cc*	D D Dd *Dd*	E E Ee *Ee*
F F Ff *Ff*	G G Gg *Gg*	H H Hh *Hh*	I I Ii *Ii*	J J Jj *Jj*
K K Kk *Kk*	L L Ll *Ll*	M M Mm *Mm*	N N Nn *Nn*	O O Oo *Oo*
P P Pp *Pp*	Q Q Qq *Qq*	R R Rr *Rr*	S S Ss *Ss*	T T Tt *Tt*
U U Uu *Uu*	V V Vv *Vv*	X X Xx *Xx*	Y Y Yy *Yy*	Z Z Zz *Zz*

LETTRES DOUBLES

ET LIÉES ENSEMBLE.

Æ æ Œ œ
ff fi ffi fl ffl
W w

Æ æ Œ œ
ff fi ffi fl ffl
W w

CHIFFRES.

1 2 3 4 5 6
7 8 9 0

PREMIÈRE LEÇON.

VOYELLES.

a e i o y o u

SYLLABES.

ba be bi bo bu

ca ce ci co cu

da de di do du

fa fe fi fo fu

ga ge gi go gu

ha he hi ho hu

ja je jï jo ju

ka ke ki ko ku

la le li lo lu

MA ME MI MO MU

na ne ni no nu

pa pe pi po pu

QUA QUE QUI QUO QU

ra re ri ro ru

sa se si so su

ta te ti to tu

va ve vi vo vu

xa xe xi xo xu

za ze zi zo zu

DEUXIÈME LEÇON.

MOTS A ÉPELER

SYLLABES SIMPLES ET PLEINES.

Papa. Mari.
A mi. Mi di.
Mi mi. Jo li.
Po li. Dé jà.
Nu mé ro. O-

pé ra. A ni-
ma. Pa ri.
Se ra.

PHRASES FORMÉES DE SYLLABES
SIMPLES ET PLEINES.

Si Mimi a ri,
pa pa la pu-
ni ra.

Coco a déjà lu, papa rira.
Papa sera ici à midi.

SYLLABES SIMPLES ET TERMINÉES PAR UN *E* MUET.

Rose. Dose.
Lune. Dune.
Une. Rue.

Vue. Vie. Ravie. Jolie Rave. Cave. Image. Rire. Pile. Facile. Volume. Paru re.

PHRASES A ÉPELER.

Ma pe ti te
ami e Liline
a été sa ge.

Une jo li e
i ma ge.

Papa i ra à
Ro me.

TROISIÈME LEÇON.

SYLLABES SIMPLES ET TERMINÉES PAR UN *E* MUET ET UN *S*.

Les da mes.
Mes da mes.
Les â mes.
Les â nes.
Les ro ses.
Les i ma ges.

Les jolies images. Les petites images. Des robes. Des jolies robes. Des petites robes.

Mes pe ti tes a mi es. Des da mes ma-la de. Les ma la di es.

QUATRIÈME LEÇON.

SYLLABES COMPOSÉES.

Mon Ton
Son Bon Vin
Lin Fin Pin
Van Tan Pan
En Nos Vos
Dos Tas Pas

Ras Cas Las
Rat Ris Riz
Pis Car Par
Pé rir Ra vir
Sa lir Ver
Mer Mal Pal
Tel Sel Bel
Bec Sec A-

vec Un Pé-
tun Ta bac
Sac Pot Tu
es.

PHRASES A ÉPELER.

Ma man me
don ne ra
des bonbons

tantôt, si je lis une page en tière.

CINQUIÈME LEÇON.

SYLLABES PLUS COMPOSÉES.

Dans Vent.
Les vents.
Dent. Les
dents. Ser-
pent. Les
serpens.

Lent, Lente.
Con tent,
Contente.
Vert, Verte.
Rond Ron-
de. Monde.
Mont. Les
monts. Pont,

Les ponts. Enfant, Les enfans. Part Tard, Lard, Lé o pard, Parc, Arc, Tort. Port. Alors, Porc,

Je dors, Il est, Ils sont.

PHRASES A ÉPELER.

Les enfans sages sont récompensés.

On met en pé ni ten ce les en fans in do ci les.

SIXIÈME LEÇON.

DIPHTHONGUES.

Bien, Lien, Mien,
Tien, Sien, Pied,
Fier, Pierre, Lier,
Marier , Liard ,
Lui, Nuit, Puits,
Muet, Juin, Ciel,
Fiel, Miel, Je suis.

PHRASES A ÉPELER.

Il faut bien étudier, on ne vous grondera pas.

SEPTIÈME LEÇON.

DEUX VOYELLES NE FAISANT Q'UN SON.

Feu. Peu. Peur. Ter reur. Bon heur. Mal heur. Au. Mau ve. Mou. Cou. Sou. Fou. Pour. Tour. Lourd. Lour de. J'ai. J'au rai. J'ai me. J'ai merai. Ja mais. Dais. Mai. Pain. Main. Faim. Daim. Vai ne. Vei ne. Rei ne.

PLUSIEURS VOYELLES FORMANT UN SEUL SON.

Dieu. Dieux. Cieux. Mieux. Vieux. Lieue. Eau. Peau. Veau. Beau. Tau reau. Suie. Es suie. Ap puie. Je joue rai. J'a voue. J'a vouerai.

VOYELLES DE SUITE FORMANT PLUSIEURS SONS.

Jou er. A vou er. Rou er. Rou ir. Jou ir. Su er. Su a ve. Rou et. Fou et.

HUITIÈME LEÇON.

VOYELLES ACCENTUÉES.

Accent aigu (').

É té. É co le. E co lier. Ré pé té Ré fé-ré. Ai mé. Por té.

L'é té a é té fort a gré a ble cet te an-né e.

Un hom me ai mé. U ne fem me ai-mé e.

Accent grave (`).

Pè re. Mè re. Suc cès. Ac cès. Mi sè re.

Accent circonflexe. (^).

Pâ te. Pâ té. Tê te. Mê me. Gî te. Cô-te. Dô me. Flû te.

U ne pâ te. De la pâ te. Un en fant qui tè te. Un hom me qui a mal à la tê te. U ne cot te de fem me. U ne cô te d' ani mal.

Roi. Loi. Foi. Moi. Toi. Voir. A voir. Boi re. Poi re. Loi re. Soin. Foin. Loin. Coin. Moins. Point. Toit. Toi tu re. Il voit. Il boit. A voi ne. Moi ne. Pi voi ne. Poil. Toi le. Voi le. Toi se. Ar doi se. Pontoi se. Oie. Foie. Joie. A boie. Sa voie.

MOTS TERMINÉS PAR UN G QUI NE SE PRONONCE PAS.

Sang. Rang. Hareng. Seing. Long.

Blâ mer. Bles ser. Ou bli er. Ob long. Blu ter. Sem bla ble.

Bras. Em bras ser. Ar bre. Ar bris seau. A breu ver. A bri. Re brous ser. A bru tir. Bê te bru te. Bru tal.

Clé men ce. Cli ent. Clo pin. Clô tu re. Clou. Ré cla mer. Clan des tin. Clair. Classe.

Cra be. Crain te. Cra moi si. Cram pe. Cram pon ner. Cré a teur. Crê me. Cri er. Cri me. Cros se. Croû ton. Cru el. Cruau té.

Dra gon. Dra gée. Dres ser. A dres ser. Droit. Drô le. Dra per. Dra pier. Drap. Des draps.

Flam me. Flam beau. Flam ber. Fleur. Fleu rir. Fleu ve. Flot ter. Flo rence. Flu i de. Flû te. Pan tou fle. Souf fle.

Fra cas. Fra gi le. Frais. Frai se. Fram boi se. Fran ce. Frè re. Fri and. Fri andi se. Fro ma ge. Froid. Froi du re. Front. Fruit. Fru gal. Sou fre. Of fre. Gau fre.

Gla neu se. Gland. Glè be. Glis ser. Glis sa de. Glo be. Gloi re. Glou ton. Glu. Glu ant. Ai gle. É pin gle.

Gra bat. Gras. Grace. Grand. Gran dir. Grappe de rai sin. Gre lot. Gre nade. Gre na dier. Gre nier. Gri ma ce. Gri ve. Gris. Gron der. Gros. Gros seur. Gru au. Grue. Gru ger. O gre. Po da gre. Vi nai gre.

Pla ce. Pla cer. Plai ne. Plai re. Plat. Plan ter. Plein. Pleu rer. Pli. Plier. Plomb. Plom ber. Plon geur. Plume. Plu mer. Plu ma ge. Pluie. Pleu voir. Sou ple. Cou ple.

Pra li ne. Prai rie. Pré. Pré ci pi ce. Pre mier. Pris. Pri è re. Prin ce. Prin ci pal. Prix. Pro bité. Pro cès. Pro cu rer. Pru ne. Pru neau. Pru dent. A pre.

Spa ci eux. Splen deur. Spon ta né.
Sta ble. Sta de. Stan ce. Sta tue. Sti puler. Sto re. Stu pi de. Sty le. Sty let.

Tra cas. Tra ce. Tra cer. Train. Traîner. Trè fle. Tren te. Tri bu. Trem bler. Trem blant. Tri bu nal. Tric trac. Trois. Troi si è me. Trom per. Trô ne. Trou ble. Ti tre. Ni tre. A pô tre. Pâ tre.
Thé. Théâtre. Apathie. Athée. Athlète. Athlé ti que.

Chat. Chien. Cher cher. Char me. Charmer. Cha cun. Chi che. Crif fre. Chou.
Chré tien. Chris ti a nis me. Jésus-Christ.

CH PRONONCÉ COMME K.

Or ches tre. É cho. Cho ris te. Eu cha ristie. Ghiro man cie. Bac chus. Bac cha nal. Bac chan te.

Vrai. Vrai sem bla ble. Vrai ment. Livre. Vi vre. I vre. Nous vi vrons. Li vrer. Je li vre rai.

DU Q.

Qui. Que. Quel que. Le quel. La quelle. Quoi que. Quand. Co quin. Coque. Queue. Cro quet.

GUE, GUÉ, ET GUË.

Ba gue. Da gue. Do gue. Fi gue. Li gue. Fu gue.

Dis tin gué. Dis tin guer. Il dis tin gue. Nous dis tin guons. Il dis tin gue rait.

Ci guë. Ré pon se ambi guë.

SON DE L'S SEUL ENTRE DEUX VOYELLES.

Di vi si on. A si le. Re sis tan ce. Rai son. U sa ge. Il lu si on. Be soin. Choi sir. O-ser. Ha sard. Ma ga sin.

LES DEUX SS.

Des sus. Des sous. Pas ser. Tous ser.

SON DU Z AU COMMENCEMENT DU MOT.

Zè le. Zig zag. Zé non. Zo ï le. Zo roas tre. Zè bre Zo di a que. Zone.

SON DU Z AU MILIEU DU MOT.

On ze. Dou ze. Trei ze. Qua tor ze. Sei-ze. Sei zi è me.

DU Z A LA FIN DU MOT.

Le nez. As sez. Vous ai mez. Vous dan sez.

DE L'X AVANT LE SON DU CS JOINTS ENSEMBLE.

Xi xi Xan tip pe. Xer cès. Per ple xe. A xe. Lu xe. Fi xe. Extrême. Styx. Lynx. Pré fix. In dex.

DE L'X PRONONCÉ COMME GZ JOINTS ENSEMBLE.

E xer ci ce. E xa men. Xa vi er.

DE L'X PRONONCÉ COMME DEUX SS.

Au xer re. Bru xel les. Six. Dix.

X PRONONCÉ COMME Z.

Deu xi è me. Si xi è me. Di xi è me.

X. PRONONCÉ A LA FIN DES MOTS COMME S.

Beaux hom mes. Oi seaux. Heu reux. Feux. Jeux. Per drix. Prix.

L'Y.

Moy en. Ci toy en. Roy al. Ap puy er. Ay ez. Pays. Pay san. Ab bay e. Y eux. Il y a des gens honnêtes, fiez-vous-y. Allez-y.

LE T PRONONCÉ COMME DEUX SS.

Pu ni ti on. In ven ti on. An non ci a ti on. É di ti on. Par ti ti on.

LE Ç CÉDILLE PRONONCÉ COMME DEUX SS.

Re çu. Gar çon. Fa ça de. For çat. Fran-çois.

PH PRONONCÉ COMME F.

Phi lo so phe. Phra se. Phy si que. Jo-seph.

L MOUILLÉ.

Fil le. Quil le. Co quil le. Mouil ler. Meil-leur. Ci trouil le. Fau teuil. So leil. O seil-le. Pa trouil le. Cueil lir. Feuil le. Ail. Bail. Pail le. Batail le. Re pré sail les. Pail-las se. Vieil lard. Vieil les se. U ne vieil le fil le. Il faut que j'ail le à Pa ris.

G MOUILLÉ.

Mon ta gne. Es pa gne. Al le ma gne. Com pa gne. Com pa gnie. Com pa gnon. Ro gnon. Pei gne. Rè gne. A rai gnée.

LETTRES DOUBLES.

Ro sæ. Mu sæ. Vœu. Nœud. OEuf. Bœuf. Cœur. Chœur. OEil. OEillet.

H ASPIRÉ.

Le hé ros. Un hom me har di. Un ha reng. Les ha ri cots. La har pe. Le ha sard. La-hu re.

H NON ASPIRÉ.

L'hom me. Un hom me. U ne hé ro ï ne. L'hé ro ï ne.

OI PRONONCÉ COMME AI.

J'ai mois *ou* j'ai mais. Les Fran çois *ou* les Fran çais. J'a vois. Il a voit. Je jou ois. Il jou oit. Je croy ois. Il croy oit. Il croi roit.

DE ENT PRONONCÉ COMME EN.

Vent. Dent. Ar pent. Se re pent. Il ment. Il sent.

DE ENT PRONONCÉ COMME E MUET.

Ils ai ment. Ils ment tent. Ils sen tent. Ils se re pen tent. Ils dan sent. Ils aimient *ou* ils ai maient. Ils men toient. Ils dan soient. Ils ai me roient. Ils danse roient.

QUELQUES MOTS DIFFICILES.

Corps. Les corps humains. Temps *ou* tems. Le prin temps. Les champs. Prompt. Un hom me prompt. U ne fem me promp te. Un comp te d'argent. Com te. Mon sieur le com te. Al ma nach. Es to mac. Pa ra phrase. Gé o gra phe. Gé o gra phi e. Gé o graphi que. Par fum. Diph thon gue. É pi lepsi e. É pi lep ti que.

PETITS CONTES

LES ENFANTS BIEN SAGES.

Le petit Paulin et la petite Caroline sa sœur étaint des enfans charmans. Dès que leur maman leur commandait quelque chose, ils s'empressaient d'obéir, et jamais ils ne trouvaient trop difficile la leçon qu'on leur donnait à apprendre. Ils commençaient à lire couramment. Souvent Paulin, qui était le plus instruit, prenait un livre où il y avait de beaux contes, et il en lisait un tout entier à sa sœur, qui l'écoutait avec beaucoup d'attention.

Leur maman dit un jour: Puisque mes enfans sont si sages, il faut que je les récompense.

Elle sortit, et un instant après, elle rentra avec un tambour qui était aussi gros qu'un potiron, et une poupée grande comme une demoiselle de sept ans.

Quand Paulin et Caroline virent ce gros tambour et cette grande poupée, ils se mirent à sauter de joie, parce qu'ils pensèrent aussitôt que c'était pour eux.

— Approchez, mes petits enfans, leur dit la mère; je suis très-contente de vous. Depuis huit jours Paulin lit très bien, et Caroline n'a pas touché une seule fois à mon sucre. Aussi ai-je acheté pour vous ces beaux joujoux que voilà. Tenez, Paulin, je vous donne ce tambour, mais à condition que vous n'en jouerez que dans le jardin, et quand je vous le permettrai; et vous, Caroline, prenez cette poupée dans vos bras, et ne vous en occupez que lorsque vous aurez rempli vos devoirs. *C'est ainsi qu'on récompense les enfans qui sont bien sages.*

L'AIMABLE ENFANT.

Voy ex ce jo li pe tit gar çon qui cueille des fleurs au bord du che min ; si vous avez des dra gées dans vo tre po che, vous pou vez lui en don ner, car il méri te qu'on l'ai me et qu'on le ca res se. Il a très-bien lu sa le çon. Il a ré ci té fort jo li ment u ne piè ce, il ô te tou jours son cha peau; tous les ma tins il em brasse son pa pa et sa ma man ; il s'em presse de fai re tout ce qui peut leur plai re, et par le très-po li ment à tout le mon de. Je vous ré pè te, si vous a vez des dragées, don nez-en à cet ai ma ble en fant.

LE BOUQUET.

Di tes-moi, mon pe tit a mi, ai mez-vous bien les gâ teaux? — Oh! oui, Mon-sieur, j'ai me bien les gâ teaux. — Eh bien! don nez-moi ce beau bou quet que vous te nez là, et vous au rez un gâ teau. — Je ne peux pas, Mon sieur. — Non! Je vous en of fre deux. Vous ne vou lez pas en co re? Je vous en don ne trois, qua tre, six. Com ment! ce la ne suf fit pas? Eh! quel prix met tez-vous donc a ce bouquet? — Mon sieur, je l'ai fait pour ma man, et je ne le don ne rais pas pour tous les gâ teaux du mon de. — Très-bien, mon en fant! em bras sons nous, vous è tes un brave pe tit gar çon. Ve nez chez le pâ tis si er; je veux que vous em-por tiez u ne dou zai ne de pe tits gâ teaux. et que vous gar diez votre bou quet pour vo tre ma man.

LE DINER DE CÉRÉMONIE.

Élisa attendait avec impatience trois amies de son âge aux quelles elle avait promis un dîner superbe. Les trois amies arrivèrent. Élisa courut au-devant d'elles, en leur apprenant que le convert était mis.

On entra dans le jardin, où l'on trouva, en effet, à l'ombre des lilas en fleur, une table toute dressée. Cette table était bien large comme mes deux mains, et haute comme mon chapeau. Élisa avait placé autour quatre brisque qui devaient servir de siéges; une feuille de papier remplaçait le nappe. Les assiettes étaient de buis, et presque aussi grandes que des coquilles de noix: on voyait, à côté, des cuillères et des fourchettes d'étain, longues comme mon petit doigt; au milieu de la table était une brioche grosse comme mon poing, c'était la plus belle pièce du repas. Sur quattre feuilles de vigne, placées aux quatre coins, était une pomme coupée en petits morceaux, des dragées grises et blan ches, des noisettes et des grains de raisin sec.

A la vue de ce splendide festin, la compagnie se récria, et fit quelques sauts dans le transport de sa joie.

Allons, mesdemoiselles, dit gravement Élisa, mettons-nous à table. Puis elle prit le petit couteau dont sa maman lui avait fait présent, et coupa la belle brioche en quatre parts bien égales; avec sa cuillère d'étain, elle servit des morceaux de pomme, et, quand ce mets fut mangé, elle donna autre chose, et réserva les dragées pour la fin. Le repas fut très-agréable, et ces demoiselles assurèrent qu'elles s'étaient beaucoup amusées.

Ce qui me plaît davantage là-dedans, c'est que l'aimable Élisa; qui n'est pas du tout gourmande, avait ramassé une à une toutes les dragées qui avaient été servies; qu'elle avait précieusement conservé le raisin sec de son dessert, et qu'elle n'avait pas voulu manger toute seule la grosse brioche que sa maman lui avait donnée, parce qu'elle avait bien lu. C'était une charmante petite fille, qui se plaisait à faire part de tout de qu'elle avait à ses jeunes amies.

NE JOUEZ PAS AVEC LE FEU.

Caroline avait été bien sage, et sa maman lui donna un joli ménage: des assiettes de porcelaine, des plats de terre blanche, des couteaux de plomb, et un petit réchaud de fer. On lui donna aussi une pomme pour la couper en morceaux et la mettre dans ses beaux plats.

Je vous demande si elle était contente: elle invita tous ses petites amies à venir partager son plaisir. On remplit tous les plats; on prit des assiettes, on se mit à table, et on mangea comme grandes personnes. C'était Caroline qui faisait les honneurs et qui servait tout son monde.

Tout cela était fort joli, et chaque fois que la petite Caroline allait dire à sa maman: N'est-ce pas, maman, que je m'amuse bien? la maman répondait toujours: Oui, ma fille, vous vous amusez comme un enfant qui a été bien sage.

Malheureusement, un jour qu'il n'y avait personne, Caroline eut envie de faire cuire quelque chose dans un de se plats. Sa maman lui avait bien défendu de toucher au feu. La petite désobéissante, se voyant seule, prit avec les pincettes quelques charbons allumés, et les mit dans son réchaud. Pendant qu'elle faisait cette vilaine chose-là, elle entendit sa maman qui rentrait. Vite, elle prit le réchaud tout plein de feu, et alla le cacher derrière le rideaux de la fênetre.

La maman, qui ne se doutait de rien, lui dit: Caroline, comme tu as bien lu ta leçon, tu vas venir promener avec moi. En même temps elle la prit par la main, sortit et ferma la porte à la clef.

Caroline et sa mère allèrent dans une prairie peu éloignée. La maman se plaça sous un saule, et se mit à coudre ; Caroline entra dans l'herbe jusqu'aux genoux, cueillit des fleurs et fit des bouquets.

Il y avait bien deux heures qu'elles étaient là, et elles songeaient déjà à revenir, lorsqu'elles entendirent un bruit comme de personnes qui courent vers un endroit. Dans le même moment, elles viren le jardinier accourir de toutes ses forces: Ah! madame, s'écria-t-il, un grand malheur vous est arrivé: le feu a pris à votre maison, elle est presque déjà toute brûlée. Il a commencé par les rideaux de la fenêtre de votre chambre.

A peine avait-il dit ces mots, que Caroline poussa un cri, et tomba aux genoux de sa mère. C'était son réchaud qui avait mis le feu aux rideaux, les rideaux, aux meubles de la chambre, et de là les flammes avaient gagné avec rapidité le grenier, qui était plein de foin et de paille; en moins de rien, toute la maison fut consumée: et voilà ce que fit une petite fille désobéissante qui avait touché au feu.

LES MARGUERITES DU PRINTEMPS.

Le printemps avait fait éclore une multitude de fleurettes ; les prairies étaient couvertes de primeroses et de marguerites.

La petite Fanchette, qui se promenait avec sa maman, voltigeait comme un oiseau d'une fleur à l'autre, et s'imaginait toujours que la plus belle était celle qu'elle allait cueillir.

Quand on se fut bien promené, on s'assit sous un arbre. Fanchette y resta à peine deux ou trois minutes ; elle courut avec une nouvelle ardeur depouiller la prairie de ses ornemens passagers : elle eut bientôt apporté aux pieds de sa mére des bouquets de toutes grosseurs. C'était là une trésor pour elle.

En considérant une marguerite dont les feuilles étaient brodées d'une légère nuance de rouge, elle s'écria tout à coup: Oh! il faut que je voie si maman m'aime bien aujourd'hui. Voilà une jolie marguerite qui va me l'apprendre. Puis elle arracha les petits feuilles blanches l'une aprés l'autre, en disant: *Maman m'aime un peu, beaucoup, passionnément, point du tout.* Elle alla ainsi jusqu'à la fin. Malheureusement ella tomba sur le mot *point du tout.* O mon Dieu! maman, dit-elle tout interdite, est-ce que vous ne m'aimez point? J'ai pourtant été bien sage. Comme sa mère n'avait pas fait attention à ce qu'elle lui disait, et qu'elle n'avait point répondu, la pauvre petite se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Eh bien, ma fille, dit la mère, que signifient ces pleurs?

— Dame! c'est parce que vous ne m'aime pas.

— Et qui vous a dit que je ne vous aimais pas?

— C'est la marguerite qui me l'a dit: j'ai fini par *point du tout.*

— Vraiment! Voilà une marguerite bien savante. Et croyez-vous à de pareilles niaiseries?

— Mais, maman, on me la dit, et l'autre jour j'ai vu ma grande sœur qui faisait de même en répétant: *Il m'aime un peu, beaucoup,* et qui parut bien fâchée quand elle tomba sur ce vilain mot *point du tout.*

La mère réfléchit un peu là-dessus, mais, re-

venant bientôt à Fanchette, elle lui dit de prendre une autre marguerite et de recommencer. Celle-ci obéit, et ses larmes s'arrêtèrent tout à coup quand elle prononça pour dernier mot *beaucoup*. Elle se mit à pleurer de joie.

— Et pourquoi cette joie, ma fille? Le nombre de feuilles de cette fleur a-t-il changé quelque chose à mes sentimens pour tuoi?

— Je vois bien que non, mais c'est égal; j'aime bien mieux que la marguerite dise *beaucoup* que *point du tout*.

Elle embrassa sa mère, et l'on continua la promenade.

LA PETITE MÉNAGERE.

Voyez-vous ce que fait cette jolie petite fille qui a bien de la peine à porter une chaise? Elle range son ménage, et profite du moment où sa poupée repose dans son berceau, pour mettre en ordre tout ce qui l'entoure.

Toute petite qu'elle est, l'aimable Caroline aide quelquefois sa mère; elle aime à ne voir rien traîner. C'est un plaisir que de lui donner des joujoux; elle en a le plus grand soin, ne les casse point, et les met en place aussitôt qu'elle cesse de s'en amuser.

Quand elle ôte ses vêtemens, elle les range dans un lieu où elle sait qu'elle les retrouvera. Elle n'est point comme ces petits sans soin, qui laissent un bas d'un côté, un bas de l'autre, et qui ne trouvent jamais ce qui leur est nécessaire pour se rhabiller. Il règne autour d'elle une propreté charmante. Sa poupée est toujours bien mise, et sa robe n'est jamais déchirée. J'ai vu de petites filles qui n'étaient pas plutôt débarrassés

de leur leçon, qu'elles jetaient là le livre et ne savaient où le prendre quand il fallait recommencer l'étude. Ces petites filles-là donnaient de la mauvaise humeur tous les jours à leurs mamans; Caroline, au contraire, lui ménage à chaque instant quelque plasir. Caroline est une charmante enfant et deviendra une femme estimable : elle s'accoutume à l'ordre et au travail, c'est-à-dire aux deux qualités qui assurent notre bonheur.

Une femme paresseuse et sans soin ruine la maison de son mari et le conduit à la pauvreté.

Une femme soigneuse entretient chez elle l'abondance, et fait de sa maison un lieu où se plaisent les honnêtes gens.

LE PETITE FILLE PRÉVENANTE.

La jeune Amélie est une enfant si aimable que tout le monde l'aime.

Vous allez voir si elle mérite d'être aimée.

Amélie tâche d'être utile ou agréable à tout le monde.

Dès qu'elle est levée, et qu'elle a adressé sa prière à Dieu, elle court bien vite auprés de son papa ed de sa maman, et leur dit bonjour, mon papa, bonjour, maman; voulez-vous me permettre de vos embrasser? Puis elle ajoute: Comment avez-vous passé la nuit? Ses parens, charmés de son honnêteté, lui font toujours quelques caresses.

Quand quelqu'un entre, elle traîne une chaise, ou pousse un fauteuil, suivant ses forces, et dit avec beaucoup de gentillesse: Asseyez-vous, monsieur.

Quand'elle entre dans une pièce où il y a du monde, elle fait avec beaucoup de grâce la révérence, et ne parle que lorsqu'on l'interroge.

Elle ne regarde point avec orgueil les domestiques ou les personnes qui ne sont pas riches:

elle sait que tous les hommes sont enfans de Dieu.

Si elle a reçu des dragés et qu'il y ait là d'autres enfans, elle leur dit: Prenez mes dragées.

Quoiqu'elle aime un peu à jouer, on ne lui répète jamais de prendre son livre; souvent elle le prend de son propre mouvement, et dit: Je vais bien étudier, parce que ça fait plaisir à papa et à maman.

Si elle remarque que son père va sortir, elle court chercher ses gants et son chapeau, et les lui présente.

Un soir qu'il faisait bien froid, et qu'elle était avec sa maman auprés, du feu, elle dit: Mon papa doit avoir bien froid dehors; il va sans doute rentrer; il faut qui je fasse chaudes ses pantoufles pour qu'il les trouve bien chaudes quand il les mettra.

Puis elle prit dans ses mains les pantoufles, se baissa auprès de la cheminée, et les tint devant le feu jusqu'à ce que son papa fût de retour.

Je vous demande maintenant si l'on pouvait s'empêcher d'aimer une aussi charmante enfant.

LA PETITE TRAVAILLEUSE.

L'aimable Fanny travaillait ordinairement auprès de sa mère; elle cousait, marquait, tricotait; elle montrait beaucoup d'adresse dans tous les petits ouvrages dont on la chargeait. Elle regardait bien comment s'y prenait sa maman, puis elle l'imitait. Un jour qu'elle était assise auprès de madame d'Orbelle et qu'elle faisait un ourlet, elle dit: Mais, maman, pourquoi ne me laissez-vous pas jouer autant que mon frère?

— Ma fille, répondit madame d'Orbelle, ton frère est encore fort jeune, et, quand il a étudié toutes ses leçons, on lui permet de s'amuser dans le jardin.

— Mais, maman, reprit Fanny, mon frére a un an de plus que moi.

— Cela est vrai, mon enfant; mais c'est un garçon; je ne puis ni le faire coudre, ni le faire tricoter, et il n'est pas assez fort pour faire autre chose. Il faut, pour l'occuper de quelque travail différent de ses études, que nous attendions encore plusieurs années. Quant à toi, c'est autre

chose; tu peux déjà employer utilement les heures que tu ne donnes pas à tes livres ; je dois dire à ta louange que c'est toi qui ourles tes chemises et tes mouchoirs, et qui tricotes tes bas: cela est tres-joli de la part d'une petite fille de sept ans. Si tu continues, on ne t'appellera pas paresseuse. Une fille a besoin de s'accoutumer de bonne heure au travail; car c'est sur elle que rouleront un jour tous les soins du ménage ; et, si elle n'a rien apprins dans sa jeunesse, comment fera-t-elle alors? Je sais une petite historiette qui te fera mieux comprendre ce que je te dis là. Écoute.

Il y avait deux sœurs, de caractéres bien différens: l'une aimait le travail et l'autre le jeu. Celle qui aimait le travail n'avait pas de plus grand plaisir que d'être assise comme te voilà, auprès de sa mère, et de tenir une aiguille. L'autre ne faisait que courir ou jouer avec sa poupée; quand on lui reprochait sa paresse, elle disait : Je n'ai pas besoin de travailler; papa et maman sont assez riches, et je ne veux pas être couturière.

On s'aperçut bientôt de la différence qu'il y avait entre les deux sœurs ; l'une était toujours proprement mise, jamais on ne remarquait sur elle le moindre trou; l'autre, au contraire, offrait l'image du désordre, et quant son vêtement était déchiré, elle priait quelqu'un de le raccomoder, ou faisait elle-même une couture encore plus vilaine que le trou.

Celle qui aimait le travail était d'une humeur égale, et ne paraissait jamais s'ennuyer; la paressuese, au contraire, bâillait toute la journée, et avait mille caprices.

Les parens de ces deux sœurs vinrent à mourir sans leur laisser aucune fortune. La paresseuse fut bien embarassée; l'autre se tira facilment d'affaire, et sut encore gagner de quoi nourir la fainéante. Toutes deux trouvèrent à se marier.

La sœur laborieuse fit prospérer son ménage, et tint les vêtemens de sa famille dans un état da propreté qui faisait plaisir à voir; son mari se louait chaque jour de l'avoir choisie pour sa femme.

L'autre sœur, que le malheur n'avait pu corriger, laissa tout tomber dans un désordre affreux; sa famille, en habits déchirés, avait l'air d'une troupe de mendians. Comme il fallait toujours acheter, parce qu'elle laissait tout dépérir, sa maison fut à la fin entièrement ruinés, et son mari, qui mourut de chagrin, disait à ses amis: Le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme est de prendre une paresseuse pour femme.

Vois maintenant quel est le meilleur parti, d'apprendre à travailler, ou de passer son temps dans les jeux inutiles.

LA PETITE SERVANTE

DE SA MAMAN.

Madame d'Orbelle était malade et restait dans son lit. Fanny, sa fille, était triste et inquiète: elle allait un peu dans le jardin, un peu dans la cour, rèntrait dans le salon, et ne s'amusait nulle part. Elle n'avait pas vu sa maman depuis le matin. Elle monta tout doucement l'escalier, poussa avec bien de la précaution la porte de la chambre, marcha sur la pointe du pied, avança la tête, sans presque oser respirer, et vit que sa mère reposait en cet instant.

Elle s'approcha du feu et se mit sur son petit tabouret, pour attendre l'instant du réveil de sa mère; elle y resta bien une heure, et cela sans faire le moindre bruit. Comme elle avait entendu dire que sa mère devait boire de la tisane pour se guérir, elle eut soin de mettre devant le feu le pot qui la contenait; et, dès qu'elle s'aperçut que sa mère allait ouvrir les yeux, elle en remplit un gobelet et s'empressa de le lui presenter:

Tenez, maman, lui dit-elle, buvez, et cela vous guérira.

Madame d'Orbelle, touchée de cette marque d'attention, sourit à sa fille en prenant le vase. Te voilà donc seule auprés de moi, ma chére enfant? lui dit-elle. Oui, maman, répondit Fanny; et cela suffit, car je suis votre petite servante, et je ne vous laisserai manquer de rien.

Elle fit ce qu'elle disait, et resta auprés de sa mère tant qu'elle fut malade; elle cherchait à la distraire par son petit babil, s'asseyait sur le pied de son lit, et courait chercher sa tisane dès qu'elle paraissait la désirer. Madama d'Orbelle avait plusieurs personnes autour d'elle, mais il n'y en avait pas da plus zélée que Fanny, sa fille.

LA RONDE.

A l'étude il faut du calme et de l'attention ; hors de là, mes enfans, amuzez-vous bien, dansez, sautez, courez ; cet exercice ne vous fera aucun mal, si vous avez soin de ne pas vous mettre dans un endroit trop frais quand vous êtes couverts de sueur. J'aime des enfans qui jouent de bon cœur ; c'est volontiers la marque d'un caractère franc et ouvert. Je ne veux pas parler ici de ces petits polissons qui préfèrent le jeu à leurs devoirs ; ceux-là, s'ils continuent, ne seront jamais que de mauvais sujets.

Cependant, mesdemoiselles, n'allez pas croire que vous avez le droit de jouer comme de petits garçons ; que vous devez escalader lers murs, grimper sur les arbres, lancer une pierre, fouetter un sabot, glisser sur la glace ; vraiment cela serait beau ! Vos jeux doivent avoir quelque chose de plus tranquille et de plus décent : cela convient à votre sexe. Courez pour développer vos forces, dansez pour prendre un exercice salutaire, et laiszes les autres jeux turbulens à vos frères.

J'aime assez ces danses que l'on nomme *rondes*, où l'on forme un cercle en se tenant per la main, et où l'on saute tant bien que mal en s'accompagnant de quelque vieille chanson. Je voyais, ces jours passés, de petits filles fort jolies, qui dansaient l'ancienne ronde d'Ogier. *As-tu de belles Filles?* Cette ronde est bien vieille; les enfans l'ont trasmise de génération en génération jusqu'à nous. Par le style on peut juger qu'elle a au moins trois cents ans. Il y a en a de beaucoup plus agréables que celles là, et dont les airs sont plus gais et plus dansans. En général, les rondes les plus amusantes sont celles où il y a une sorte d'action: cela donne plus de mouvement et fait de la danse un petit spectacle. Il y en a une où l'on a occasion de montrer son amitié à une personne; elle finit par ces mots: *Embrassez celle que vous aimez.*

Les rondes sont des danses où l'on peut s'exercer sans avoir recours à un maître; il suffit de bonnes jambes; et cela convient parfaitement a des écoliers dont le temps est précieux, et qui peuvent l'employer a quelque chose de mieux qu'à étudier des pas de danse.

FINE

SCO 816

FTB.S10.ABC.164

ABÉCÉDAIRE

DES

PETITES DEMOISELLES

AVEC

DES LEÇONS TIRÉES DE LEURS JEUX

ET DE LEURS OCCUPATIONS ORDINAIRES

XIX.e EDITION

ORNÉE DE PLUSIEURS VIGNETTES